
PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 116

(SUPPLÉMENT À LA « LETTRE DES AMIS » N° 177)

LES COCUS : L'OISEAU, LA FLEUR, UN QUARTIER DE TOULOUSE

Association
Les amis des archives
de la Haute-Garonne



Par
Marc MIGUET

Le mot coucou doit son origine à une onomatopée, le cri de l'oiseau qui le pousse.

Le coucou – cocut en occitan, et écrit cocu jusqu'au XVI^e siècle – désigne un oiseau, une fleur, un époux (ou une épouse) trompé, et un quartier au Nord de Toulouse.

Ces noms ne sont pas uniquement des homonymes. Des relations existent entre eux, des parentés, et pas seulement le fait que la plante fleurit au moment où l'oiseau commence à chanter.

L'OISEAU

Cet habitant des bois ne possède pas de domicile familial. Il ne bâtit jamais de nid. Il s'approprie, comme un squatter, celui d'autres espèces. La femelle va y pondre, en pratiquant un rapide tour de passe-passe : pendant l'absence momentanée des occupants légitimes, elle choisit un nid déjà garni d'œufs, expulse ou gobe l'un d'eux puis, en quelques secondes, à la sauvette, le remplace par le sien. Précisons qu'elle ne pond qu'un œuf unique par pondaison annuelle.

À leur retour, les propriétaires ne se rendent pas compte de l'intrusion et de l'action de l'étrangère. Ils ne se doutent de rien. Le nombre d'œufs n'est-il pas le même que celui qu'ils ont laissé ? De plus, la couleur de la coquille de l'œuf déposé ressemble à celle de ceux que la femelle a pondus. Celle-ci, en toute quiétude, couve l'ensemble des œufs. Sitôt après son éclosion, le petit coucou expulse par dessus le bord du nid les œufs ou les autres nouveaux-nés. Par ses piailllements répétés, il réclame sa ration de nourriture.

Dans la tragédie du Roi Lear, le fou affirme :
*« Le passereau nourrit le coucou si longtemps
Qu'il eut enfin la tête croquée par son enfant ».*

Shakespeare exagère. Le nourrisson ne dévore pas ses parents adoptifs, mais exerce une tyrannie constante. Pour satisfaire son formidale appétit, ceux-ci le gavent, vont jusqu'à lui donner la becquée quarante fois par heure. Avant même de s'envoler, il devient plus gros qu'eux. En cinq semaines, il passe de trois à quatre-vingt-dix grammes. Ses hôtes sont alors épuisés si fort et si durablement qu'ils renoncent, en général, à préparer une seconde couvée dans l'année.

Pourquoi donc le coucou éprouverait-il le besoin de vivre en couple stable, comme les autres oiseaux ? N'est-il pas libéré de la charge d'élever sa progéniture ?

COUCOU TROMPEUR, COCU TROMPÉ

Les deux graphies différentes traduisent des situations inverses, l'une a un sens actif, l'autre un sens passif.

La femelle du coucou est la trompeuse. Elle trompe d'abord son mâle qu'elle délaisse. Libre des tâches matérielles de la famille, elle a la réputation d'être volage, de changer de compagnon, faisant fi du respect à accorder au lien familial.

Elle trompe ainsi le couple dont le nid a été envahi à son insu et qui ne s'aperçoit pas de la substitution opérée. Elle cocufie à la fois son mâle et un couple étranger.

Chez les êtres humains, au contraire, c'est le cocu qui est le trompé, le cocufié. N'est-il pas le dernier à s'apercevoir de son infortune ? Rabelais écrit dans *Pantagruel* (1532) : « *voire femme ne vous tiendra foi ni loyauté conjugale, mais à autrui s'abandonnera et vous fera cocu ... Tu seras cocu, homme de bien, je t'en assure* ».

Mais pourquoi attribue-t-on des cornes à l'homme cocu ? Pourquoi est-il voué à la couleur jaune ?

Aucun de ces attributs ne convient à l'oiseau. Le coucou des bois n'a pas une seule plume jaune. Son dos est gris cendré, on l'appelle d'ailleurs le coucou gris, et son ventre rayé de brun. La réponse est à chercher hors de la gent ailée.

LES CORNES

Pour ce qui est des cornes, traditionnellement, et déjà dans la mythologie, elles symbolisent la puissance, la majesté du pouvoir royal. Les cornes de bélier ornent la tête d'une foule de personnages représentés par les statues égyptiennes.

Cette coiffure des rois et des grands prêtres est le signe de l'initiation sacerdotale et royale. La statue du Moïse de Michel Ange en porte.

Alfred de Vigny s'écrie dans son poème consacré à Moïse :

« *Écoutez-les parler car ce sont des prophètes.*

Les cornes du bélier rayonnent sur leurs têtes ».

Pantagruel s'interroge : « *Vous me semblez faire erreur en interprétant les cornes comme du cocuage. Diane en porte sur la tête en forme de croissant. En est-elle pour autant cocue ? Le bon Bacchus porte également des cornes, ainsi que Pan, Jupiter et d'autres. Sont-ils cocus ?* »

Le cocu, lui, est un être rabaisé, humilié. Si on le dote de cornes, c'est par moquerie, par dérision.

LA FLEUR

L'étymologie nous apprend que le nom cocu vient du latin CUCULUS, très voisin, par la prononciation et la graphie, de la racine CUCULLUS (avec deux L) qui signifie capuchon. En botanique, le coucou désigne diverses plantes, le narcisse des prés, la primevère officinale entre autres. Leur fleur, de couleur jaune, comprend un calice soudé formant une sorte de bonnet, de capuchon, enfoncé sur la couronne de pétales comme sur une chevelure.

Le cocu n'est-il pas un homme aveuglé, comme s'il portait un capuchon enfoncé sur les yeux et qui l'empêche de voir autour de lui ?

On sait aussi que la corne désigne une coiffure féminine à pointes (cornes) et que la cornette était, il y a peu encore, la coiffe des religieuses de Saint-Vincent de Paul. L'expression « coiffer son mari » (de cornes) signifie à la fois le séduire et le tromper.

L'OISEAU ET LA FLEUR

La qualification de cocu s'applique à un individu par comparaison avec les caractéristiques empruntées concurremment à l'oiseau et à la fleur. L'oiseau représente l'infidélité, la fleur l'aveuglement du cocufié.

Le cocu est à la fois celui dont l'épouse est infidèle et celui qui est le dernier à découvrir ce qui lui arrive.

UN QUARTIER « A LA PUNTA DE QUATRE CARRIERAS »

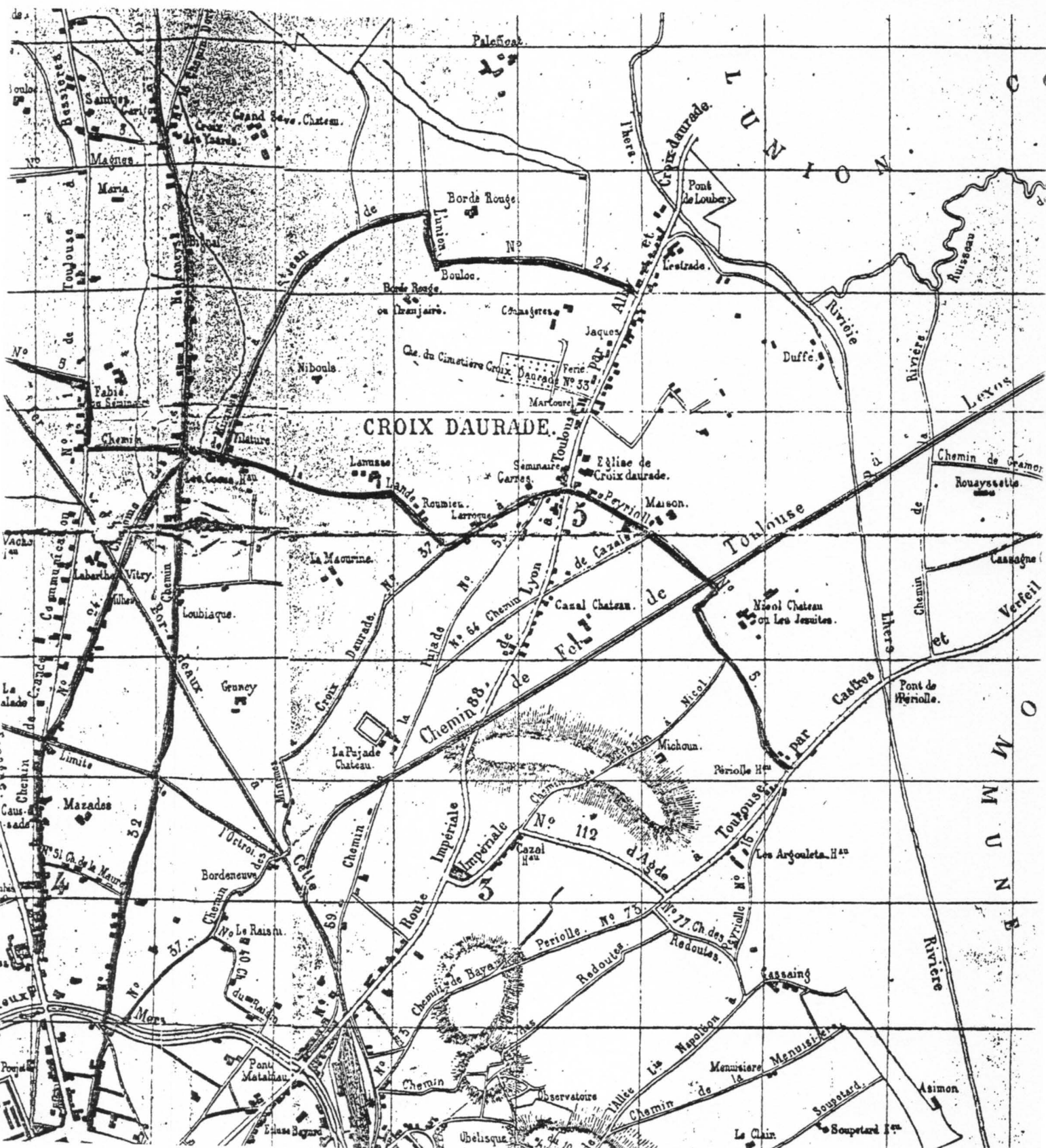
Un hameau a pris naissance, puis s'est développé, au carrefour de quatre chemins qui, au Moyen Âge, assurent la liaison entre la porte Arnaud Bernard, Croix-Daurade et Launaguet. Les voies actuelles conservent le tracé de ces chemins ruraux dénommés chemins vicinaux en 1793.

Les rues de la Balance, Négreneys, Ernest Renan et le chemin des Isards ont pris la place du chemin de la porte Arnaud Bernard à Launaguet (chemin vicinal n° 32).

Les impasses Barthe et Vitry (appelés « le chemin coupé » après la création de la voie ferrée Toulouse-Bordeaux) et la rue Edmond Rostand occupent le chemin des Minimes à Saint-Jean de l'Union (C.V. n° 24).

Les rues de la Balance, Pierre Cazeneuve, le chemin Raynal et une section du chemin de Lanusse succèdent au chemin de la porte Arnaud Bernard à Croix-Daurade, prolongé jusqu'à Périole par le chemin Nicol (C.V. n° 5).

Avant d'être doté d'un nom propre (comme les rues d'aujourd'hui), chaque chemin était désigné par son tenant et son aboutissant : chemin de la porte X au village Y. Mais il fallait être plus précis pour localiser une maison ou un champ.



Extrait du Plan de Toulouse,
 Levé par Joseph Vitry, inspecteur voyer
 1863

C'est pourquoi le carrefour en question a d'abord été désigné par le terme « la punte », la pointe entre le chemin de la porte Arnaud Bernard à Launaguet (rue Ernest Renan) et le chemin de Saint-Jean de l'Union (impasse Vitry). Dans le parler toulousain, la pointe est un carrefour à angle aigu. « La pointe », aujourd'hui, marque la rencontre de l'avenue de Muret et de la route de Seysses.

Puis des noms successifs ont précisé les lieux.

Le chapitre de Saint-Sernin vend en 1317 une vigne situé « à la punte des quatre carrières ». Un autre acte (1449) concerne une vigne localisée « à l'olme (l'ormeau) des quatre carrières ».

Le premier cadastre toulousain (1478) signale la présence d'une croix à ce carrefour. Les cadastres de 1571 et 1680 l'appellent « *Croix des quatre carrières* », ce qui manque encore de précision dans un espace où les croisements de chemin sont nombreux. Il est évident qu'on aurait nommé cette croix, pour éviter toute confusion, « Croix des cocus » si, à ces deux dates, ce nom de lieu avait existé.

LES CROIX DE CARREFOUR

Autrefois, de nombreuses croix marquent les carrefours, en particulier dans la Grande Lande.

La Croix Bénite est mentionnée en 1325. La Croix des Izards (carrefour chemin des Izards et chemin Boudou) figure au cadastre de 1680.

La Croix de Boissonnade, au carrefour des chemins de Lalande à Périole (chemin Lanusse) et de Castelmauou (route d'Albi) est signalée aux cadastres de 1478 et 1571. La boissonalha désigne un ensemble de buissons (boissons en occitan). Ce fut d'abord une croix de pierre, puis une croix en fer doré qui a donné son nom au hameau voisin de Croix-Daurade.

Cette croix des buissons peut avoir conduit à l'appellation de sa voisine, Croix des Cocus, si des coucous se perchaient sur les arbres proches ou si des narcisses et des primevères sauvages émaillaient les prés alentour.

Par la suite, cette dénomination bucolique a été perdue de vue et la malice populaire n'a retenu que la caractéristique attribuée par comparaison à certains représentants de la gent humaine. Aujourd'hui une croix de fer, banale et peu ancienne, est implantée contre un mur de clôture à la « punte ».

LES COCUS OU LES TROIS COCUS ?

Il semble que la désignation « les cocus » se soit maintenue pendant des siècles.

G. Lafforgue a compulsé des documents d'archives du XVIII^e siècle. Il trouve que, en 1727, les religieuses de Saint-Pantaléon consentent un bail à location pour une pièce de terre « aux trois écus ». Dix ans plus tard, un autre champ dépendant de la métairie Négrenays et propriété des mêmes religieuses, est situé au « terroir des trois écus ».

Un acte de 1740 place cette dernière pièce au quartier « des trois coucuts ».

Que se serait-il passé ? Peut-on supposer une erreur de lecture du premier acte copié ou une faute de transcription qui aurait transformé les écus en coucous ?

On a des exemples locaux : le nom de la carrera Ramon d'Alfaro (le viguier du comte Raymond VII qui organisa avec les proscrits de Montségur le massacre des inquisiteurs à Avignonnet en 1242), s'est déformé vite en Delfaro, del Farao, Pharaon pour donner finalement Pharaon attesté en 1447.

On sait qu'un prix de vente ou de location pouvait donner un nom à une pièce de terre, puis au terroir environnant. La vente d'un droit de pâturage pour la somme de sept deniers d'or a désigné un pré voisin de la Garonne, et par la suite un quartier des Sept-Deniers.

Sur l'autre rive, à Blagnac, existe le bois des quinze sols, des quinze sous.

Pour dater l'apparition de l'appellation du quartier des cocus, il faudrait opérer un dépouillement systématique des actes notariaux du XVIII^e siècle.

Quant au chiffre trois, il figure dans le nom de plusieurs auberges ou cabarets de Toulouse du XVI^e au XVIII^e siècle : enseignes des Trois Mulets, des Trois Renards, des Trois Rois [Mages], des Trois Pigeons, des Trois Fleurs, des Trois Anges, ...

Mais aucun de ces établissements n'est signalé dans ce quartier excentrique, rural et peu peuplé jusqu'au XX^e siècle.

G. Lafforgue écrit, en 1908 : *« On raconte qu'il y a cinquante ans environ, un cabaret avait pris pour enseigne trois coucous, parce que trois de ces oiseaux étaient venus se reposer à la fois sur le toit de la maison et qu'une telle enseigne fit donner le nom au quartier. Il n'est pas possible d'accepter une telle explication, au moins à cette date, car le nom de « Trois coucuts » est beaucoup plus ancien. Ce serait plutôt à cause du nom déjà porté par le quartier, qu'un éventuel cabaretier aurait pris cette enseigne ».*

D'autres rapportent qu'il existait une maison, aujourd'hui disparue, qui était ornée d'un bas-relief portant la silhouette de trois oiseaux qui, dit la rumeur publique, étaient des coucous.

Mais la prudence s'impose : la gravure d'une date, d'un dessin anciens peuvent être une pièce rapportée, scellée sur une construction plus récente pour antidater, vieillir cette dernière. Récemment, une habitante du quartier affirme : *« c'est mon oncle, il y a une centaine*

d'années, qui est à l'origine de ce nom. Il avait remarqué que trois coucous se posaient régulièrement sur un amandier de son jardin. Il nomma la voie qui passait par là « le petit chemin des trois coucous ».

Mais ce regroupement habituel des trois oiseaux sur une branche commune semble peu vraisemblable quand on sait que le coucou, solitaire et farouche, ne fréquente guère ses congénères que de façon ponctuelle, le temps d'une migration ou d'un accouplement.

On peut parler d'une tradition populaire, transmise oralement pour expliquer l'origine de cette appellation. Elle propose deux explications : soit la version poétique, le nom de l'oiseau, soit l'expression chargée d'ironie et moqueuse à l'égard de frères humains infortunés dans leur mariage. La première est oubliée, la mentalité contemporaine ne retient que la seconde.

Au début du XXe siècle, l'appellation « les trois cocus » semble la plus courante. Des habitants, agacés par des plaisanteries répétées qu'ils considèrent comme blessantes demandent à la municipalité de changer le nom du quartier.

En 1906, le Maire, Albert Bedouce, leur répond :

« d'abord, nul ne connaît les cocus en question. Ensuite, c'est une vraie chance que d'habiter un quartier comptant aussi peu de maris trompés. Quel autre quartier de Toulouse oserait se vanter de n'en compter que trois ? Gardez vos trois cocus et essayez de ne pas en augmenter le nombre ».

Quelques lustres plus tard, un prélat, nouveau venu à Toulouse, demande le nom du quartier. Il s'écrit : « *Heureux pays où ils ne sont que trois* ». Mais il trouve déplacé l'appellation « chapelle des cocus » donnée à l'édifice religieux du lieu, qui est aujourd'hui l'église Saint-Jean-Marie Vianney.

En 1922, la commission qui choisit les noms de rues veut simplifier le nom du quartier et de la rue des trois cocus (rue Ernest Renan) pour les appeler désormais quartier et rue des Cocus. À cette annonce, un tollé général accueille cette proposition : « *pourquoi supprimer cette précision chiffrée ? Cette modification semble indiquer que le nombre de cocus a bien augmenté, ce qui est désobligeant pour les habitants* ».

Le résultat des élections, en 1936, est donné sur un écran installé sur la façade de la mairie par bureaux de vote portant le nom des quartiers où ils sont implantés. Quand la projection annonce : « les trois cocus, candidat X tant de voix » un éclat de rire retentissant secoue les badauds massés sur la place du Capitole.

Depuis, ce bureau de vote s'appelle Ernest Renan du nom de l'école primaire du quartier où se déroulent les votes.

À cette époque, les habitants se nomment les cocudiens et l'équipe sportive porte le nom d'étoile cocudienne.

Aujourd'hui, les administrations tentent d'implanter l'appellation « quartier des Izards », mais les protestations des anciens, les habitants de souche, se manifestent avec véhémence. Ils tiennent au nom historique.

Pour apaiser et contenter tout le monde, les deux noms sont inscrits – provisoirement ? – côte à côte et l'on parle du quartier « Izards-Trois cocus ».

DES RUES DU QUARTIER

Quels sont ces Izards ? Le chemin des Izards donnait accès à la ferme de la famille Izards (avec un z), il n'a jamais vu un isard (avec un s) descendre des montagnes et gambader dans les prés. Cette confusion entre les deux mots a la vie dure. Une rue adjacente a reçu le nom de rue des Chamois (1969) qui vivent dans les Alpes, alors qu'on les appelle Isards dans les Pyrénées. Plus récemment, la place voisine a été dénommée place des faons, une moindre erreur, puisque le faon désigne indistinctement les petits de tous les cervidés.

D'autres rues du voisinage rappellent les cocus.

La rue Ouradour-sur-Glane s'est d'abord appelée « rue des Cornards » ceux qui portent des cornes, attribut, on l'a vu, des maris trompés. Ce nom n'a-t-il pas été donné à cause de la proximité des Trois Cocus ? Comme celui de la Jalousie, entre la route d'Albi et le chemin Lapujade ?

En revanche, c'est peut-être par pudeur et édulcoration qu'une autre rue, entre les chemins Raynal et Lapujade s'appelle rue des Trois Pigeons.

EXPRESSIONS ET PROVERBES

- « *C'est ton coucut ?* »

Expression courante en français d'Occitanie pour désigner l'enfant unique, écrit Mistral dans *Lou tresor dou Félibrige*. Ce nom est donné à un enfant par comparaison avec le coucou qui ne pond qu'un œuf.

- *CORNIAUD*

Chien bâtard, sans race.

Au sens figuré se dit du fils d'une femme qui fait porter les cornes à son mari, de quelqu'un dont nul ne connaît le père.

- *Manger comme un cocu*

Se dit d'un individu qui a bon appétit, qui va volontiers manger chez les autres.

- *Une veine de cocu*

Une chance inouïe, insolente, généralement au jeu, d'un mari trompé, par compensation à la mesure de ses infortunes conjugales.

- *Être cocu jusqu'à la racine des cheveux*

Dans maintes localités de l'Aude et de l'Hérault, jusqu'à une époque récente, le cocuage était mis en spectacle par « les cours coculaires ».

Le jour du Mardi Gras, les jeunes Piscénois (de Pézenas) promènent une paire de cornes et offrent à boire à de prétendus cocus. Elles sont brandies au-dessus de la tête des buveurs.

(*Anthologie des expressions languedociennes*, Claude Achard).

L'INJURE

Ce petit mot, sans doute à cause de son agréable sonorité, est utilisé avec une valeur d'injure.

*« Cocu ! » jette au piéton un automobiliste depuis sa voiture.
Ne le prenez pas comme un affront, comme un déshonneur public.
Ayez la présence d'esprit et de l'humour et répliquez :
« Boh ! Fais-toi une raison »
ou « Ça t'arrive pour la première fois ? Tu t'y feras comme les copains »
ou « On l'est tous ! » et encore « pas par toi ! ».*

CHANSON

Quand la radio et le disque n'existaient pas encore, beaucoup de personnes recopiaient, après les avoir écoutées et avant de les chanter, des chansons populaires, des rengaines du jour.

Hospitalisé pour un long séjour à l'hospice Saint-Joseph de la Grave à Toulouse, un malade a noté plus de cent chansons écrites d'une belle écriture régulière à l'encre noire et à l'encre rouge sur les pages rayées avec marge sur un cahier d'écolier (1903).

On y trouve notamment « La chanson des cornards », avec des allusions aux malheurs conjugaux. Elle forme une suite de conseils donnés à ceux qui seraient tentés de convoler en justes noces.

*Pour éviter les concubinages,
Coucou !
Il faut rester sans mariage
Coucou !
Et vivre sur le bien d'autrui.
Pour faire chanter ses amis,
Coucou, coquette, coucou !
Cornard, je m'en fous !*

BIBLIOGRAPHIE

- Guillaume Lafforgue, curé de Croix-Daurade, *La Grande Lande et Croix-Daurade*, Privat, 1909.
- Pierre Guiraud, *Les gros mots*, Que sais-je ?, 1975.
- Pierre Salies, *Dictionnaire des rues de Toulouse*, Milan, 1989.
- Courrier des lecteurs de *La Dépêche*.

Izards... Vous avez dit Isards



Gare des Izards avec un « s » ? Non, Izards avec un « z » bien sûr, dit le boucher du chemin des Izards.

PHOTO LA DÉPÊCHE

